

LES MARTIN

Thur poussa du pied le carton qui gênait pour verrouiller les portes arrière du camion, puis rugit de satisfaction. Son cri résonna dans la cour de l'immeuble. Le grand déménagement avait commencé dès six heures du matin, avait bloqué l'ascenseur et sali les parties communes du bâtiment. Mais les Martin s'en foutaient car ils ne pensaient plus revenir.

Il était déjà midi. L'heure où les balcons exhalaient des fumets culinaires variés. Eux, ils savouraient leur sandwiches avec le bonheur d'un départ sans retour vers les grands espaces, la nature, les chants d'oiseaux, les réveils tardifs après des nuits enfiévrées au creux de lits qui craquent et des meubles qui sentent l'encaustique. Bref, une vie d'éternelles vacances. Une vie d'artistes aussi car ils se disaient que ce serait chouette de faire de la poterie ou des colliers de perles pendant que les enfants seraient à l'école du village. Ils nageaient à contre courant aux seules fins de fuir le piétinement d'une vie ordinaire. Étant au chômage tous les deux, ils n'avaient rien à perdre. Les voisins pouvaient donc toujours gueuler pour quelques saletés et un peu de bruit. Les Martin ne reviendraient pas.

Jamais.

Ils en étaient donc aux sandwiches dans la cabine du camion. Thur conduisait d'une main insouciant. La maison vers laquelle ils se rendaient avec tous les meubles était une donation familiale. Elle se trouvait en Ardèche, dans un cadre merveilleux. Ils étaient déjà venus camper sur le terrain pour ne pas gêner grand mère qui l'occupait encore à cette époque. Grand mère était morte depuis deux ans et les Martin étaient retournés au village uniquement pour l'enterrement. Ils avaient dormi dans le craquement des meubles avec une certaine inquiétude.

Thur se frottait les mains au-dessus du volant en rotant.

À l'occasion, il donnait une claque sur la cuisse de Mina qui sursautait dans sa somnolence. Les enfants dormaient juste derrière appuyés contre leurs vélos.

Ne lâche pas le volant criait Mina que son homme agaçait. Regarde la route et arrête de me taper sur les cuisses !

On pourra faire des conserves pour cet hiver avec le jardin s'enthousiasmait Thur.

Mais oui, répondait Mina en haussant les épaules. Il faudra d'abord réparer la toiture, mettre l'eau, refaire l'électricité et couper du bois pour le poêle. Il faudra arracher les mauvaises herbes, planter, cueillir, s'occuper des enfants. Ce sera la vie de paysan et fini les grasses matinées à rallonge !

C'que tu peux être rabat-joie, soupirait Thur en donnant un coup de poing sur le volant ce qui déclencha le klaxon et fit sursauter les enfants. Zell et Mathor relevaient la tête en reniflant, les joues pleines de cambouis.

Thur était joyeux et, malgré la fatigue et le stress du déménagement, prenait tout sur le ton de la plaisanterie. Il riait à gorge déployée, postillonnant sur le volant un mélange de jambon beurre et de coca. Mina tordait la bouche, haussait les épaules d'agacement, protégeant tant bien que mal sa cuisse gauche de frappes intempestives.

Six heures plus tard, le camion quittait le dernier péage.

Commençait alors la seconde partie du voyage, celle des virages interminables, des tournants en épingles à cheveux, des croisements compliqués, des côtes qui faisaient tousser le camion. Sans compter les vélos qui roulaient en danseuse, les tracteurs sans clignotant et qui ne se garaient jamais, les deux-chevaux cahotantes.

Y'a les mêmes cons qu'à Paris, hurlait Thur en se penchant par la vitre.

Ils firent une ultime halte afin d'admirer le paysage depuis les hauteurs, faire des petits besoins familiaux bien naturels, finir les sandwiches et le thermos de café. Thur fit le tour du Renault blanc, lui donnant des petits coups de poings amicaux dans la carrosserie.

Belle bête ! Disait-il en tirant sur ses bretelles de salopette. C'est qu'ils en avaient eu des privations pour se le payer.

Heureux. Oui, ils étaient heureux de tout depuis le départ de Paris. Ils reniflaient à plein nez toutes les odeurs de campagne au printemps, les pins et châtaigniers fraîchement arrosés d'une averse récente, avec, en prime, le gasoil, le vomis des enfants, le fumier étalé dans les champs, Les fleurs multicolores dans le

soleil couchant. La nuit s'annonçait sur les sommets alentours.

Ils reprirent la route.

Que c'est beau, cette nature ! Disait Mina en réajustant son turban. Regarde ces paysans s'ils ont l'air tranquilles au milieu de leurs vieilles pierres, soupirait-elle en abandonnant son front à la vitre. Ils ont des visages burinés par le grand air et la liberté. Elle s'y voyait déjà, avec un chien, quelques poules et pourquoi pas, un fauteuil à bascule près du poêle.

Enfin, ils doivent bien avoir des soucis comme nous autres, pas vrai ? Questionnait Thur. Il pensait maintenant à l'absence de confort qui les attendait à l'arrivée. Il aurait bien pris un bain après cette journée passée sur la route.

Un bon bain, hein mon chou, dit Thur tandis que Mina protégea sa cuisse in extrémis d'une nouvelle frappe aérienne.

Et tout à coup, aussi furtivement qu'un saut de chevreuil dégringolant le ravin, la vieille maison apparut dans la lueur des phares. D'abord son toit écroulé sur la partie gauche, puis la brouette abandonnée derrière l'enclos et un volet battant le vent. Mathor hurla de joie et se cramponna à son vélo, prêt à se jeter dehors. Zell se mit à pleurer de fatigue. Thur se mordit les lèvres. Il n'avait pas prévu une telle décrépitude. Puis, voyant la joie des enfants, il entonna une chanson paillardes en tapant sur la cuisse de Mina exaspérée. Le camion s'engagea sur le chemin emportant dans un ultime effort toute l'allégresse d'un terrain de foot à son bord.

Y passe juste, hein, t'as vu ça, Mina ?

Mais, tandis que rien ne le laissait prévoir, le camion s'immobilisa net entre deux touffes de genêts qui barraient le passage. Ils entendirent nettement le raclement des branches sur la carrosserie neuve. Les roues patinèrent dans une flaque de boue laissée par la dernière pluie et le camion se mit légèrement en travers. Le cri d'allégresse s'embourba lui aussi. Les bras retombèrent, les yeux s'agrandirent et le camion s'immobilisa transformant la liesse en soupir de soulagement et de stupeur. Dire qu'il aurait pu basculer dans le vide !

Merde alors, y passe pas ! Cria Thur.

Les portes latérales étaient bloquées. Il tenta de reculer. Impossible. Le camion persistait à s'enfoncer davantage à chaque

tour de roue. Du côté chauffeur, le ravin soutenu par un mur de pierres tombait à pic dans le ru quelques mètres plus bas. Du côté de Mina, c'était la roche et sa luxuriante végétation de printemps arrosée par une chute d'eau qui éclaboussait la vitre. La petite cascade s'écoulait limpide sous les roues du camion formant une pataugeoire. Toute la famille se retrouvait coincée dans la cabine. Le jour disparaissait, indifférent. De gros nuages noirs arrivaient du Sud.

Thur prit alors la décision de se jeter dans le vide. Il descendit sa vitre, ôta son tee-shirt qu'il accrocha sur le rétroviseur et se glissa par l'ouverture, s'agrippant au maillot. Toute la famille retint son souffle.

Un bruit de tissus qui se déchire, un grand cri, plus rien.

Papa ! Crièrent les enfants en chœur.

Mina se pencha par l'ouverture, inquiète. C'est alors qu'elle entendit des jurons en cascade qui se mêlaient au bruit de la source en bas dans laquelle Thur venait de plonger.

Elle en fut soulagée.

Quand il réapparut dans la lumière des phares, Thur était noir de boue, il boitait et Mina ne put s'empêcher de rire. A tâtons dans la grange, il avait fini par trouver la cisaille qui allait ouvrir le passage et délivrer le camion.

Une baignoire dans cette putain de maison, se dit-il. C'est la première chose que je vais installer !

Une baignoire ?

La maison prenait l'eau par la toiture à demi écroulée. La vieille cuisinière à gaz était rouillée. La porte du placard ouverte et ses étagères effondrées étaient gonflées d'humidité. Mina restait silencieuse. La petite ampoule du plafond, pâle et hésitante, allait s'éteindre.

Thur, toujours couvert de boue se frottait les bras. Il frissonnait. Le carrelage gondolait près de l'évier.

Je crois qu'on va sortir les tentes et les matelas gonflables dit-il.

Mina s'engagea dans l'escalier de bois qui montait aux chambres. L'idée d'un bon lit la prit en même temps qu'une sombre intuition. Dans les craquements du bois qui s'élevait sous ses pas, l'horreur la saisit en poussant la porte. Le noir du ciel se glissait par le toit jusque sur le plancher.

Tout, dans cette maison est à balancer aux ordures hurla-t-elle des sanglots dans la voix.

Et, où c'que c'est tout le matériel de camping dans le camion ? dit Thur, le dos voûté, les bras ballants.

Mina redescendit l'escalier avec précaution, se dirigea vers le camion, la nausée à fleur de lèvres.

Les deux enfants s'assirent sur un banc de pierre, des paquets de biscuits sur les cuisses. Ils regardaient s'activer leurs parents qui tentaient de tout caser dans la grange avant la pluie. Ils en étaient là du déménagement lorsqu'ils entendirent très nettement le grondement qui précède un tremblement de terre, celui-là même qui aspira tout un pan de mur vers l'intérieur de la maison tandis que s'élevait un nuage de poussière dans des craquements sinistres.

La nuit fut glaciale et le jour se levant on entendit sur la toile de tente l'orage se déverser à grande goulée de pluie.

Thur frappa la cuisse de sa femme, embrassa les enfants et hurla « au boulot », sans trop savoir par quoi il allait commencer.